

13



GAËTAN  
ROUSSEL

Dire au revoir



ce détournement. Je t'aimerai toujours, toi, mon homme, ce père élégant. À la fois je t'envie et t'en veux maintenant. Je ne t'oublierai pas, je t'aimais tant, mon amour, mon ami, mon amant. Je te laisse et, en guise d'au revoir, me permets une redite, ce simple bégaïement : je t'aimais tant, mon amour, mon ami, mon amant. »

Peut-être un peu... trop... sans doute, pas assez, ou peut-être... pas assez, sans doute un peu trop... Comment être comment ? Ce jour-là, Sacha et Éléonore se brossèrent les dents. Béatrice vit la photo parfaite, vit le cliché gagnant. Béatrice vit la vie reprendre les devants.

Un au revoir et un bonjour levant.

## La rupture

Elle m'a offert une photo. Noir et blanc. Simple. Moyen format, soixante par cinquante. Très attachante. Les personnages ne se regardent pas. Un fil les relie. L'un nous tourne le dos. L'autre est de profil. L'autre regarde l'un. Mais l'un ne regarde pas l'autre. Est-ce que l'autre a aimé l'un ? L'un a aimé l'autre ? Est-ce que l'un aime l'autre ? L'autre n'aime plus l'un ? L'un dessine le fil de sa main, l'autre lui marche dessus. Est-ce que le fil que l'un tient fuit l'autre ou bien revient ? Est-il rompu ou bien serein ?

Nous n'avions pas passé la nuit ensemble. Nous n'avions pas passé la journée précédente ensemble. C'était la première fois que cela nous arrivait. J'ai un grand amour pour les premières fois.

Je ne savais pas quoi faire de ce grand cadre et de ce fil rompu. Là, au milieu du restaurant. Nous avions rendez-vous à 13 heures. Il était 13 h 08. Apparemment elle non plus ne savait pas vraiment quoi faire de ce grand cadre et de ce fil rompu. Elle me l'avait tendu dès son arrivée. Le poser par terre n'aurait pas eu de sens. Sur la table, pas sorcier mais pas très élégant. Je déteste ce mot. Je l'ai tant aimé, trouvé si élégant. Il a perdu tout son sens. Comme brillant. Il est devenu convenu, mat, décevant. Un échec brillant.

Manger bistronomie dit souvent manger proximité. Bon mais serré. Nous avions épousé la cuisine de la rue en même temps que nous avions divorcé de la rue. Traîner ne nous convenait plus. Des bars, des allées, nous étions revenus. Gourmets nous étions devenus. Ce soir-là, l'élue de notre cœur était cambodgien. Le Cambodge. Jamais mis les pieds. Ni même un œil. La carte était courte, définie, précieuse. Encore un mot pour élève brillant, élégant. Le service était double chaque soir. Le temps à table était donc compté. Comme l'espace, cerné. Le cadre ne tenait pas. La place manquait. Nous ne tenions pas en place. Le cadre

manquait. J'ai, de manière totalement imprévue, commencé à réfléchir à la place que la photo pourrait prendre à la maison. Quel mur ? Quel point de vue ? Quelle perspective ? Quelle idée ?

J'ai fini par commander l'ensemble de la carte. Cela me semblait accessible. Nécessaire. Tout goûter. Engloutir. Et finir, affamé. Se nourrir. Avaler. J'avais envie de manger la photo, relier le fil et développer la carte.

La musique de fond n'avait aucun intérêt. Nous l'ignorions. Elle nous ignorait tout autant. Je ne saurais la décrire. Peut-être un peu trop présente. Pas assez lointaine. Un peu trop bruyante. Pas assez sereine. La photo n'avait pas sa place dans ce restaurant. Mal proportionnée. Mal éclairée. Mal sonorisée. Un film à l'arrêt doté d'une bande originale atrophiée. J'aurais aimé que la photo prenne vie. S'anime. Et que la musique s'éclipse, s'efface. Inverser les rôles. Redistribuer l'espace.

À la maison, nous avions quelques murs accrochés aux photos. Des couleurs. Des noirs. Des blancs. Des petits. Des moyens. Des grands. Les photos tenaient la maison. Les murs la décoraient. Au début, planter

des clous dans les photos avait été délicat. Difficile. Pas très naturel. Puis l'on s'habitue. D'abord on se surprend à casser le verre. On le ramasse. Puis on s'en fout. On ramasse moins. On ne trie plus. On mélange tout. Puis on ne ramasse plus. On met sous le tapis. Puis on ne camoufle même plus. On marche tout autour. Puis on marche dessus. Les bouts de verre se déplacent avec vous. Jusqu'au restaurant. Ils ne vous quittent plus.

L'avantage du double service, quand l'atmosphère est tendue, c'est le deuxième service. Il vous pousse délicatement, mais à l'heure, vers la sortie. Nous nous sommes exécutés. Il ne pleuvait pas. Mais nous avons tout de même sorti nos parapluies. Deux pour deux. Nous avons marché. Sous un orage sans pluie. Dans une nuit sans courage. Le temps d'une seconde sans elle, d'une minute sans lui. D'une demi-heure sans elle, d'un kilomètre sans lui. D'une ville qui l'appelle, d'une ville qui la fuit. Il n'avait rien contre elle, elle n'avait rien contre lui. Il n'était plus contre elle, elle n'était plus contre lui.

Elle m'a offert une photo de Gilbert Garcin. *La Rupture*, 2009. Un fil, deux personnages. Je ne connaissais pas. Elle me

plaît beaucoup. Des deux personnages, je ne vois que les silhouettes. Des deux silhouettes, je ne vois que les personnages. Ils sont devenus mes vedettes. J'ai accroché la photo au mur de chez moi. J'ai fait un trou sans hésitation. Je ne sais pas si les murs ont des oreilles, mais je suis intimement convaincu qu'ils ont des yeux. Des noirs. Des blancs. Des bleus. Des verts. Des marron. Des anxieux. Des pleins de larmes. Des heureux. Des bruyants. Des silencieux. Des qui voient loin. Des qui ne voient qu'eux. Des souriants. Des malheureux. Des qui ne voient rien. Des qui dévorent tout. Des dessinés. Des solitaires. Des entourés.